

---

N°. XL.

---

L'AMI DU PEUPLE,

• U

LE PUBLICISTE PARISIEN,  
JOURNAL POLITIQUE ET IMPARTIAL,

Par M. MARAT, auteur de l'Offrande à la patrie,  
du Moniteur, et du plan de constitution, etc.

---

Vitam impendere vero.

---



Du Jeudi 19 Novembre 1789.

---

TABLEAU DE QUELQUES MUNICIPALITÉS.

LÉTTRE AU RÉDACTEUR.

De Versailles, le 11 Novembre.

**L**A municipalité de Versailles, Monsieur, n'est pas mieux composée que celle de Paris, pour ne rien dire de plus. Son digne président est un ancien huissier, dont l'unique mérite est de manger noblement les profits considérables qu'il a fait sur les dépouilles de maints trépassés ; mais, comme vous vous en doutez

bien , il n'est là qu'en sous ordre. Le coq de la vénérable assemblée est un M. Froment, bailli de l'endroit, petit parvenu , maître (1) agent ministériel , et l'âme damnée de M. Necker , pour tout ce qui concerne l'accaparement des grains ; car c'est à son adresse particulière que sont arrivés, depuis dix mois, tous les convois de bled et de farine destinés à l'approvisionnement de notre ville. Au nombre de ses chers confrères , sont divers individus faits pour figurer : je me réserve le plaisir de vous les faire connoître un jour.

Quant à l'état-major, c'est un diminutif de celui de Paris. On y compte un M. de la Tour, ancien exempt des gardes-du-corps , nommé commandant en second par M. de Poix, qui ne jugea pas à propos de prendre le vœu des compagnies ; un M. Leroi, chef des bâtimens de la cour ; un M. Prioreau, commandant de la maréchaussée, et ancien garde-du-corps ; l'automate accompli de M. d'Estaing ;

---

(1) Dans les provinces , les baillis et les intendans sont presque tous des accapareurs ministériels. Le 11 août dernier, Versailles étoit menacé de la famine ; il n'y avoit que treize sacs de farine au poid du roi. Trois officiers de la garde bourgeoise , allèrent faire part à M. Froment de la détresse des citoyens : « Que voulez-vous que j'y fasse , répondit l'honnête homme ; » avant que vous vous mêliez des vivres , vous ne manquez pas de pain. »

un M. Berthier (2), naguères aide-de-camp de M. de Broglie; un M. de Francville, beau-frère du Berthier, et ancien garde de la porte; un M. de la Tourillière, créature du Berthier; et capitaine d'artillerie; un M. de Vauchette, fameux par son anti-patriotisme, et forcé de quitter la garde nationale par la dernière assemblée tenue dans la vieille église.

La garde nationale, composée de 6000 hommes, ne compte dans son sein que cinq compagnies suspectes, nommées aristocratiques; savoir : celle de MM. de Francville, Leroi, Berthier, Prioreau, et défunt Vauchette. Toutes les autres sont formées de bons patriotes, qui, chaque matin maudissent la municipalité et l'état major: mais si bons, si bons, qu'ils n'ont pas encore imaginé le moyen de mettre à la raison ces ennemis de la patrie: je le leur indiquerai tout bonnement, pour faire l'acquit de ma conscience.

Voici, Monsieur, un petit trait de patriotisme des ministres actuels, et de la docilité des municipalités: peut-être n'est-il pas tout-à-fait indifférent.

Les dragons de Montmorency s'étoient

---

(2) C'est lui qui, le 12 juillet, eut l'honneur d'être honni par les artilleurs, à qui il avoit donné l'ordre de conduire sur la place, où le peuple étoit rassemblé, les canons dont la cour des écuries de la reine étoit remplie.

réunis de cœur à la garde nationale de Versailles , et vivoient en frères avec les citoyens. Comme ils sont bien montés , ils faisoient chaque nuit les patrouilles du dehors , ayant un officier bourgeois à leur tête. Peu édifié de cette bonne intelligence , la municipalité , possédée du ministre favori , a saisi le prétexte de l'affaire du sieur Planter (1) , pour leur donner ordre de marcher à Vernon ; et ils ont été remplacés par des chasseurs de Lorraine , que commande le prince de Vaudémont , et qui se sont trouvés-là à point nommé.

Voici un autre petit trait de patriotisme ; mais qui n'a pas eu tout-à-fait l'issue qu'on en attendoit.

La garde nationale de la ville a pour lieutenant-colonel M. le Cointre , citoyen distingué par son zèle pour le bien public (2). La municipalité et l'état major , cherchant l'occasion de le mortifier , ont envoyé hier au soir deux compagnies aristocratiques , pour lui enlever les drapeaux. Le peuple , instruit

---

(1) Au zèle qu'a déployé l'hôtel-de-ville de Paris , pour le soustraire aux habitans de Vernon , il y a mille à parier contre un , que c'est un accapareur ministériel.

(2) Dans les temps de la plus grande disette , il a donné dix mille livres aux pauvres pour leur avoir du pain.

de cette indignité , s'est rassemblé devant la porte de cet officier , et n'a pas permis qu'elle fut consommée à l'égard d'un patriote que les pauvres regardent comme leur père, quelque effort qu'ait fait M. le Cointre , pour l'engager à y consentir. Mais croira-t-on que le capitaine de la première compagnie , furieux de voir l'affection du peuple , pour cet homme estimable , a eu la bassesse de lui présenter la pointe de son épée. Les citoyens indignés vouloient faire un exemple de ce lâche , qui n'a été soustrait à son châtement que par les efforts de ses camarades. Comme le tumulte augmentoit , un soldat s'est détaché , et peu après est arrivé le digne Berthier avec une troisième compagnie aristocratique , et cent chasseurs de Vaudémont. Sa présence n'a fait qu'aigrir les esprits. Enfin , la municipalité , forcée de plier , a fait un arrêté pour différer au lendemain la reddition des drapeaux , et enjoindre à tous les soldats de prêter main-forte contre ceux qui s'y opposeroient. Le peuple , peu disposé à céder , n'a pas voulu laisser achever la lecture de cette pièce curieuse ; et la troupe anti-patriotique s'est retirée au bruit des huées. Je me flatte que demain ces messieurs ne seront pas mieux reçus , et que la municipalité appendra enfin à compter pour quelque chose la voix publique.

#### OBSERVATIONS DU RÉDAGTEUR.

On ne peut que gémir , en voyant la com-

position de la commune de Paris , la plus (1) corrompue , sans contredit , de toutes celles du royaume. Comme par-tout la noblesse , le clergé , la robe , la finance , à quelques exceptions près , n'y renferment que des ennemis publics. Les capitalistes , les banquiers , les agioteurs , tous intéressés aux spéculations du gouvernement , n'y sont de même que des ennemis déclarés de la patrie ; tandis que les négocians , les marchands , les rentiers , plus attachés à la fortune qu'à la liberté , y font des vœux secrets pour le retour du despotisme , leurs sentimens et leurs vertus. Mais ce petit peuple fait les neuf dixièmes des habitans de Paris , aussi ceux qui ont formé le plan de la milice nationale se sont-ils bien gardés de lui mettre les armes à la main ; ils ont trouvé plus commode de le dépouiller de tous ses droits , de le compter pour rien , et de l'occuper perpétuellement à se défendre contre la crainte de mourir de faim.

Dans les provinces , c'est autre chose ; les dix-neuf vingtièmes sont composés de bons citoyens qui ne soupirent qu'après le règne de la justice et de la liberté : or , ce sont les provinces qui rompront les fers des Parisiens , s'ils sont assez lâches pour en souffrir.

Le peuple ne se vend jamais ; mais il est pres-

---

(1) Cela n'est point étrange , paris est le vaste cloaque de tous les vices qu'engendrent l'oisiveté , le libertinage , l'avarice , la cupidité , le luxe et l'ambition.

que toujours trompé par ses chefs, hommes avides et ambitieux, qui travaillent sans relâche à le dépouiller et à l'asservir. Le moyen d'en douter ! Ils ne fondent leur élévation que sur son abaissement, et leur fortune que sur sa misère. Ont-ils le dessus ? ils le vexent, ils le foulent, ils l'oppriment sans pudeur. Se soulève-t-il pour réprimer ses outrages ? ils l'égorgent sans pitié. Ont-ils le dessous ? aussi bas qu'ils étoient insolens, ils le flattent et le caressent, jusqu'à ce qu'ils l'aient pris dans quelque piège. Découvre-t-il la perfidie ? il immole quelquefois à sa juste fureur quelques coupables victimes : mais presque toujours sans lumières, sans guides, sans chefs, il agit à l'aveugle, il ne met aucune suite dans ses opérations ; son courage ne lui sert de rien, ses efforts sont infructueux, et ses succès tournent contre lui, souvent, même, il permet à ces lâches et cruels ennemis de se rallier sur le champ de ses victoires. A-t-il des chefs, des guides, des conseils ? s'ils ne peuvent les lui enlever, ils font tout pour les lui rendre suspects et odieux. Bornons-nous aux exemples que nous avons sous les yeux. On sait à quels excès la municipalité de Paris s'est portée contre le marquis de Saint-Huruge, M. Martin, l'Ami du Peuple ; et on vient de voir les indignités que celle de versailles s'est permises contre M. le Cointre.

Il paroît qu'il y a dans le royaume des municipalités tout aussi mal composées que celles de Versailles et de Paris, tant par le caractère individuel des membres, à en juger par leurs procé-

dés, que par l'illégitimité du choix, à en juger par les observations de M. Goulliart, procureur du roi au bureau des finances de la généralité de Soissons. Il résulte de ses observations, que la commune de cette ville est injustement bornée au chapitre de la cathédrale, au bureau des finances, au baillage, à la police, à la maréchaussée, au grenier à sel, aux juges-consuls, au corps des marchands, et aux maîtrises des avocats, procureurs et notaires; tout le reste des citoyens étant comptés pour rien : de sorte que trois cents individus en tiennent huit mille sous le joug. Organisation monstrueuse ! Abus criants ! que les habitans de Soissons ne peuvent trop se hâter de proscrire. Qu'ils s'assemblent donc au plutôt, pour balayer ces corps parasites et dangereux, qui ont usurpé les droits de la commune, et qu'ils cherchent, parmi les citoyens les mieux famés et les plus méritans, une douzaine d'officiers municipaux, à qui ils remettront leur pouvoir pour un mois, quitte à les confirmer, s'ils se conduisent de manière à mériter cet honneur.

---

DE L'IMPRIMERIE PATRIOTIQUE.